

ANGLAIS
ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT
VERSION ET COURT THÈME

Catherine Pesso-Miquel, Françoise Sammarcelli

Coefficient : 3 ; **Durée** : 6 heures

Vingt-neuf candidats se sont présentés à cette épreuve. Les notes obtenues allaient de 1,50 à 15 sur 20, avec une moyenne de 8,76 et un écart type de 3,86. Treize candidats ont obtenu une note globale supérieure ou égale à 10, et seize d'entre eux une note inférieure à 10. Dans l'ensemble les résultats ont été moins bons en thème qu'en version, cette année. (Rappelons que le thème compte pour un tiers de la note finale). Trois de ces vingt-neuf candidats ont été admissibles au concours, et un seul d'entre eux a été admis. L'élève admis a passé à l'oral l'épreuve d'option en anglais, ce qui n'est pas le cas de tous les candidats ayant été admissibles après avoir passé une épreuve d'option en anglais à l'écrit.

Le texte de Nadine Gordimer proposé pour la version a posé aux étudiants quelques problèmes lexicaux que le jury n'avait pas anticipés : par exemple le mot *wasps*, qui semblait a priori transparent, a été très mal compris, devenant dans une ou deux copies des « blancs » ou des « protestants ». L'adjectif *skinny* a rarement été compris, et lorsqu'il l'était le choix d'un adjectif en français a parfois posé un problème, « efflanqué », par exemple, convenant davantage à un animal ayant effectivement des flancs, comme une vache ou un chien, qu'à un insecte. Certains candidats, jouant sur l'expression « une taille de guêpe », ont traduit le syntagme par des « guêpes à la taille fine », ce qui était en accord avec le ton très légèrement humoristique du passage en anglais. L'adjectif *minute* a été souvent pris pour un substantif, ce qui a entraîné des contre sens: (« l'espace d'une minute, les oiseaux... »). Le jury s'est montré indulgent envers les candidats qui ne connaissaient pas les colibris (ou les oiseaux-mouches), en pénalisant très faiblement l'apparition de « minuscules oiseaux tropicaux », mais il s'est montré moins indulgent envers les « oiseaux du soleil ». L'article défini dans “the minute sun-birds” insistait sur le fait que l'adjectif qualifie toute l'espèce, et pas seulement certains individus. Du point de vue lexical, le choix de *mango pips* peut surprendre en anglais, aussi le jury a-t-il accepté les pépins aussi bien que les noyaux. Pour *whirred* le jury a accepté l'idée de bruit (vrombir) et l'idée de mouvement très rapide (les colibris, minuscules, faisaient vibrer leurs ailes). Il était possible aussi, par une métonymie, de déplacer l'idée contenue dans *minute* : les oiseaux-mouches faisaient vibrer leurs ailes minuscules. Parfois il s'agit aussi de respecter une isotopie / un champ lexical. Aussi le jury a-t-il bonifié les copies qui, pour traduire *beached*, ont cherché à éviter la métaphore morte (« épaves ») afin de réactiver l'image récurrente d'un naufrage, déjà introduite dans le texte par *stranded in the mud*.

Les élèves ne font pas toujours l'analyse logique des phrases : ceux qui ont compris que *called* étaient un participe passé (« les pigeons que l'on appelle Lullingly ») auraient dû se rendre compte qu'une telle interprétation impliquait que la proposition principale soit privée de verbe. De même, dans la proposition *as with the scent of a woman*, la préposition *with* a été négligée, ce qui a donné lieu à des contresens tels que « tout lui revint, comme on se

remémore le parfum d'une femme... ». Ici c'est la sensation olfactive qui déclenche le souvenir, et non l'inverse.

Comme toujours, la concision anglaise appelle parfois des étoffements obligatoires en français. Ainsi le mot composé *woodsmoke* ne pouvait pas être traduit par « fumée de bois ». Certes une traduction telle que « dans le jardin, par une matinée parfumée par la fumée des feux de bois » rend bien l'idée contenue dans le texte source, mais dans la langue d'arrivée on trouve trois fois le phonème <par>, et la reprise de « parfumée » par « la fumée » est d'autant plus gênante qu'elle est accentuée par le <f> de « feux ». D'où la nécessité d'alléger un peu, quitte à renoncer à la reprise du couple scented/scent par le couple parfumée/parfum, quitte aussi à renoncer au mot « matinée » (rendu redondant par le « petit déjeuner ») au profit d'une phrase telle que « dans le jardin, où flottaient les effluves des feux de bois » (ou « d'un feu de bois », le singulier et le pluriel étant possibles ici, sans que l'on puisse trancher). La première phrase posait un peu le même genre de problème, car il fallait éviter en français de donner l'idée que le personnage n'est pas actuellement en Afrique ou au contraire qu'il s'y rend très fréquemment ; on court ce risque avec des phrases telles que « comme il le faisait d'habitude en Afrique » ou « comme il en avait l'habitude en Afrique ». Mieux valait insister sur l'idée d'un temps reculé (« comme il le faisait jadis [ou autrefois], en Afrique ».), solution souvent adoptée par les candidats, et parfaitement défendable. Le texte cible ci-dessous propose une adaptation très étoffée pour cette première phrase.

La nature parfois elliptique de la syntaxe pouvait créer des ambiguïtés, et c'est pourquoi le jury a admis plusieurs interprétations. En lisant *single threads of web*, faut-il comprendre que les feuilles mortes sont suspendues à des fils isolés, tissés par une araignée (l'ébauche interrompue d'une toile) ou chacune est-elle suspendue à l'un ou à l'autre des fils d'une toile complète (ou d'une toile à moitié détruite)? Toutes ces interprétations étaient bien sûr acceptables, à condition d'être correctement formulées et de créer pour le lecteur français une image précise. De même, l'apposition *background silence, a vague uproar* étant peu explicite, le jury a accepté des phrases qui identifiaient la vague clameur au silence ambiant, aussi bien que des phrases qui les dissociaient, à l'aide d'une conjonction de coordination (et) ou d'une explicitation telle que « à peine troublé par une vague clameur ». De même la préposition *like* dans le syntagme *like faint danger* n'était pas très claire. Sans doute pouvait-on comprendre que le sentiment de bonheur ressenti par le personnage n'était guère plus fondé ou rationnel que celui que peut susciter l'appréhension confuse d'un (léger) danger, mais le jury a accepté le calque, c'est-à-dire les traductions qui respectaient le style elliptique, même si elles créaient un parallèle grammatical peu compréhensible entre le bonheur et le danger.

Proposition de traduction :

Il avait recommencé à se réveiller de bonne heure, retrouvant, avec l'Afrique, ses habitudes d'autrefois. Son serviteur allait et venait, chantonnant une mélodie à voix basse, à partir de cinq heures et demie. Bray prit son premier petit déjeuner dominical dans le jardin, par une matinée chargée de la senteur des feux de bois. Alors tout lui revint, sans médiation, comme lorsque l'on sent à nouveau le parfum d'une femme avec qui on a fait l'amour. Les colibris, minuscules, vrombissaient dans les rugueuses corolles des fleurs. De délicats pigeons sauvages berçaient l'air de leurs paisibles appels ; leur vol élané, leur timbre doux, semblaient nier leur appartenance à la même espèce que ces créatures bouffies, au cri éraillé, qui se dandinent dans les villes d'Europe. Dans une immobilité parfaite, de petites feuilles mortes, chacune suspendue à l'un des fils d'une toile d'araignée, accrochaient la lumière. Un puissant figuier semblait fait de plusieurs arbres, enroulés les uns autour des autres en un tronc multiple qui s'élançait à vingt pieds de haut, puis formait un vaste cercle de branches entremêlées qui s'étiraient et s'étaient avant de retomber vers le sol. Il était couvert de petites figues noueuses mûrissant à même le vieux bois coriace du tronc. Des guêpes graciles

les délaissaient pour tomber dans la confiture. Il éprouvait un inexplicable sentiment de bonheur, comme s'il encourait quelque vague danger. Il traîna jusque sous son arbre une table à tréteaux branlante où les pots de fleurs avaient laissé des traces rondes, et se mit à écrire des lettres et à lire les journaux qu'Olivia lui avait envoyés, tout en savourant en sybarite le luxe de sa solitude.

Mais l'après-midi n'en finissait pas. L'air portait l'écho des activités des autres, le bruit lointain des balles de tennis, le ballet des voitures qui, dans sa rue, arrivaient devant les autres maisons ou démarraient pour repartir, et le ciel tout entier qui vibrait comme un verre quand tintaient les cloches des églises, dont le son parvenait altéré à l'oreille, comme était altérée, pour l'œil, la vue que l'on avait du lac depuis la véranda de l'hôtel. Le silence environnant semblait s'épaissir, et une confuse clameur de gaîté dominicale s'élevait du quartier noir, situé loin là-bas, vers l'est. Il se dit qu'il irait y faire un tour, car il ne l'avait pas encore fait.

Des pistes de terre rouge y menaient, serpentant entre les arbres. Des gens flânaient, et, tout en bavardant, poussaient leur bicyclette ; sur son passage, des femmes serraient leurs enfants contre leurs jupes; des garçons riaient en se jetant des noyaux de mangue ; il y avait aussi des adeptes de différentes sectes, réunis par petits groupes sous les arbres, de jeunes couples endimanchés, et des vieillards tirant du bois ou du charbon sur des traîneaux, car pour eux le dimanche ne différait en rien des autres jours. Les maisonnettes, neuves et pimpantes, semblaient échouées dans la boue : on avait défriché la forêt pour les construire. Il y avait quelques lopins de manioc et de taro, passablement piétinés, et, naufragées ça et là, quelques voitures à l'abandon. Les maisons avaient l'éclairage électrique et les enfants jouaient à un jeu qui, apparemment, consistait à frapper les poteaux téléphoniques à coups de bâton. Ils lançaient gaiement des cris de défi au passage de l'homme blanc dans sa voiture.

Court thème

Cette année les thèmes présentaient beaucoup plus de fautes grammaticales grossières que les années précédentes, notamment dans les formes verbales, très souvent malmenées (barbarismes, terminaisons escamotées, erreurs de conjugaison...). En voici quelques exemples, malheureusement présents dans plusieurs copies : “did not have seemed”, “had not find”, “haven't seem”, “why do I have proposed”. Les fautes de temps et d'aspect ont également été très nombreuses. Nous mettons l'accent sur ces fautes car elles enlèvent un nombre considérable de points.

Certaines difficultés lexicales ont été neutralisées lors de la correction (telles « siliceuses » ou « congestion »), mais le jury a sanctionné assez lourdement les grosses maladresses dans le discours direct. Ainsi, le fait de traduire « on crève » par “we're starving” est la marque manifeste d'un traducteur qui ne tient aucun compte du contexte, et qui traduit chaque phrase, voire chaque syntagme, de façon isolée.

Néanmoins les candidats ont aussi fait preuve de beaucoup de savoir-faire, et nous félicitons ceux qui ont su trouver des formulations concises et idiomatiques. Par exemple, à la ligne 8, “August was ablaze, burning to its end”. Ligne 5, de nombreux candidats on pensé à écrire “he had not found the eight-mile ride too trying/ hard-going / difficult/ taxing” plutôt qu'une formule peu élégante comme “the eleven kilometres had not seemed to him too...”. Lignes 10-11, plusieurs candidats avaient choisi de traduire “as if he had just taken part in a boxing match”, un choix auquel il n'y a rien à redire. Certains se réfugient toujours dans des calques totalement incorrects (ligne 11, “naked out of the little sporting short”), mais un nombre réconfortant de candidats ont le réflexe de moduler ou de transposer (“naked except for” “naked save for”). A la fin, le calque était presque impossible, et il valait mieux construire une phrase dans laquelle cicatrices et blessures étaient sujets d'un verbe tel que

“recorded” ou “bore witness to”. Les blessures pouvaient se traduire par “minor wounds, black or red.

En fin de compte nous ne pouvons qu'insister sur la nécessité de produire un texte cible qui se lise comme de l'anglais, et non pas comme du français calqué.

Proposition de traduction.

On reaching the bend in the narrow road, Phil jumped off his bike, flinging it to one side and himself down on the other, onto the chalky grass of the opposite verge.

“Oh, I've had enough, quite enough! It's baking! Now why on earth did I offer to take this telegram?”

From the villa to Saint-Malo, the eight-mile stretch had not seemed too hard-going. The sea breeze was in his back, speeding him along, and the two long downhill rides had draped a cool scarf of draughty air around his bared chest. But now, riding back, he felt quite disgusted with summer, cycling, and his own obligingness. August was aflame, and reaching its end. Philippe stamped and kicked at the scorched yellow grass, licking the fine, flinty-dust of the roads off his lips. He threw himself down, flat on his back, with his arms spread-eagled. The momentary constriction in his lungs had brought out dark shadows under his eyes as if he had just walked off a boxing ring, and on his bare bronze legs, clad only in brief boxer shorts, a number of white scars, red scratches and black bruises recorded all the weeks of his holiday, the long days spent fishing on the rocky coast.